

L'AGENDA

LE DEVOIR

SEMAINE DU 11 AU 17 MARS 2017

À ne pas
manquerPercer le repli
sectaireLOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY
Le Devoir

Il n'y a pas que la mécanique des cœurs qui puisse être difficile à comprendre, celle des esprits peut être tout aussi déroutante. C'est ce qui frappe d'abord dans *Secte, mode d'emploi*, une série de trois reportages qui documente le repli sectaire en le prenant par la racine, sans fard ni préjugé, ici, mais aussi à l'étranger, notamment en France et aux États-Unis.

De la Mission de l'Esprit-Saint aux raéliens en passant par la secte des davidiens ou l'Ordre du Temple solaire, le panorama est bien étayé. En ressortent quelques constantes: une offre irrésistible, un leader charismatique, une rhétorique blindée, une hiérarchie implacable, des exigences croissantes, jusqu'au détachement complet du reste de la société.

Entendre parler de la force de frappe du «judo mental» (et physique) pratiqué par le gourou Roch Thériault de la bouche de ses propres fils, ou encore du déchirement d'une femme qui a dû se couper d'une partie de sa famille en s'émancipant de la secte qui l'a vue grandir, bouleverse. Les témoignages sont d'autant plus forts qu'ils sont multiples, incarnés, et livrés sans fausse pudeur.

Les éclairages savants apportent plusieurs clés de compréhension, même s'ils se recoupent à l'occasion. Le recours aux archives est aussi très éclairant; l'ajout de reconstitutions, vaguement galvaudées, l'est en revanche beaucoup moins. L'ensemble reste de très bonne tenue, ouvrant les esprits et surmontant les clichés habituels sur la question.

Secte, mode d'emploi

RDI, les trois prochains jeudis, 20 h

Parodie et anthologie

AMÉLIE GAUDREAU
Le Devoir

Les documentaires sur des histoires de meurtres, en format «long-métrage» ou «série», ce qu'on appelle dans le jargon des «true crime», ont particulièrement la cote chez nos voisins du Sud depuis un certain temps. On n'a qu'à penser aux récentes séries *The Jinx* et *Making a Murderer*, qui font de réelles affaires de meurtres litigieuses des thrillers enlevants. La comédie *Trial and Error* attrape au bond cette mode en parodiant ce type de production très prisée. La première saison de ce projet télévisuel, qui pourrait devenir, au dire de son producteur, une «anthologie» si le public est au rendez-vous, relate façon «documentaire» l'histoire d'un professeur de poésie d'une petite ville du sud des États-Unis, accusé du meurtre de sa femme. L'acteur John Litgow, qui l'on a vu récemment incarner un Winston Churchill très convaincant dans la série monarchique *The Crown*, se prête au jeu de la comédie judiciaire un peu potache dans le rôle du malheureux suspect. Pour donner cette impression de «cinéma-vérité» factice, on a fait appel à Matt Sohn et Jeffrey Blitz, deux réalisateurs qui se sont fait la main dans ce genre avec la série-culte *The Office*. Reste à voir si la sauce parodique prend bien...

Trail and Error

CTV et NBC, mardi, 22 h

pixels
en vrac

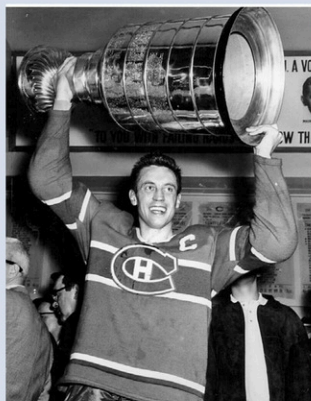
AMÉLIE GAUDREAU
Le Devoir



Après la maison, l'école et le travail...

La «dématérialisation» des livres pourrait nous faire croire que l'âge d'or des bibliothèques publiques au Québec et ailleurs en Occident est déjà chose du passé. Pourtant, ce documentaire de Martine Forand martèle sur tous les tons que c'est plutôt le contraire qui arrive: ces lieux publics sont de plus en plus fréquentés, tellement qu'ils sont pour bien des usagers le troisième endroit où ils passent le plus de temps. Cette tendance s'explique par la multiplication des vocations des bibliothèques, au-delà du prêt de livres... La première moitié du documentaire donne presque l'impression que l'on regarde une vidéo promotionnelle pour ces établissements précieux. La seconde moitié montre toute la pertinence de ce plaidoyer vibrant pour le développement de ces lieux de savoir, puisqu'on met en lumière toutes les lacunes qui minent nos réseaux de bibliothèques et tout ce qu'on pourrait en faire si elles étaient gérées autrement et toujours considérées comme des investissements rentables à long terme.

3^e lieu: les bibliothèques publiques, RDI, mardi, 20 h



En attendant la fiction...

La chaîne Historia dévoilera la semaine prochaine sa première série de fiction originale, un drame biographique racontant la vie bien remplie du «Gros Bill» en personne, le hockeyeur étoilé des Canadiens Jean Béliveau. Pour préparer le terrain, surtout pour ceux qui ne connaissent pas le fabuleux destin de ce Glorieux d'exception, ce documentaire s'avère une bonne introduction. **Béliveau, le documentaire, Historia, mercredi, 22 h**



Révèle la relève

Outre les Francouvertes et le Festival de la chanson de Granby, Ma première Place des Arts est un concours qui offre une vitrine intéressante pour les jeunes talents musicaux qui veulent percer en chanson au Québec. Cette compétition animée par la chanteuse Marieme, qui en est à sa 23^e édition et qui profite depuis une dizaine d'années de la diffusion télé sur les ondes de MATv, a ajouté une catégorie toute neuve cette année: les groupes musicaux peuvent désormais participer à cette longue course, qui se poursuit jusqu'au 6 mai. **Ma première Place des Arts, MATv, samedi, 21h30**



CANAL D

L'Aztec RV Resort «a l'amplitude et l'élégance d'un rêve architectural à la Donald Trump, situé plutôt à l'échelle d'un palmier».

TÉLÉVISION

Grandeur et misère de l'argent

Le documentaire *Le prix du paradis* met en lumière le «rêve américain» d'un certain Québec inc.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU
Le Devoir

On se croirait au milieu d'un mauvais rêve, au milieu d'un *Temps des bouffons* tourné dans une Floride de composition. Le film s'intitule *Le prix du paradis*. Il raconte l'histoire de millionnaires qui migrent ensemble chaque année dans d'immenses roulottes motorisées. Ils le font au nom de la réussite qu'ils estiment entre eux refléter autant qu'au nom de la société dont ils sont issus.

Le prix du paradis n'est pas un pamphlet. C'est un documentaire, réalisé d'ailleurs dans une forme très sage. L'effet qu'il produit n'en est pas moins violent, voire déprimant. Par moments, l'envie de hurler au désespoir vous saisit à la gorge.

Le documentariste Guillaume Sylvestre montre la faillite tragique d'un rêve construit autour de la figure idéalisée de l'«entrepreneur» d'un certain Québec inc. On y voit à quel point l'argent peut en arriver à révéler la pire des pauvretés.

Un rêve

Un Beauceron du nom de Jean-Guy Sylvain se retrouve devant un vaste terrain vague de Fort Lauderdale en Floride. Il souhaite y créer un immense parc immobilier, baptisé Aztec. Son projet a l'amplitude et l'élégance d'un rêve architectural à la Donald Trump, situé plutôt à l'échelle d'un palmier. Rond et bien rubicond, Jean-Guy Sylvain est un ancien poulain de Raymond Malenfant, le magnat déchu de l'hôtellerie. En compagnie de quelques associés dont il s'est empressé de racheter les parts, Jean-Guy Sylvain a payé 18 millions pour cet immense terrain. Devant la caméra, il raconte avoir dû payer plus de 400 000 \$ d'amendes pour «avoir tout arraché les arbres» afin que sa machinerie lourde puisse circuler plus facilement. Des canaux poissonneux, bordés d'arbres, traversaient sa vaste propriété. Avec l'aide de deux ouvriers, Jean-Guy Sylvain a utilisé une pelle mécanique pour les élargir considérablement sans demander d'autorisations. «Il y avait tellement de poissons morts le lundi matin. Ça puait.» Sylvain avoue avoir échappé de peu à la prison à cette occasion. Mais il ne regrette en rien son geste, puisque c'est plus beau maintenant, selon lui.

Un emplacement «aussi chic», «c'est de quoi qui existait pas». Pour vivre là, expliquent les hôtes du documentariste, il faut d'abord être bien riche. «Les gens qui sont ici, c'est toute des millionnaires. Y'en a que ça vaut 500-600 millions. Y'en a que ça vaut 100 millions. Y'en a que ça vaut 10 millions. Mais c'est toute des millionnaires. Faut que

ça soit ça.» Des centaines de ces propriétaires d'industries qui gèrent désormais leurs placements et leurs paiements ont afflué rapidement vers ce complexe où l'argent se présente sous sa forme la plus décomplexée.

La revanche

«C'est du monde qui ont travaillé dur toute leur vie. Pis aujourd'hui, ils peuvent en profiter.» Cette idée d'une récompense à l'effort est sans cesse brandie comme un passeport. «Moi, je pense que les jeunes qui étudient à l'école d'entrepreneuriat pourraient venir faire un stage ici pour venir voir le résultat final de ce que ça donne en baver toute sa vie, puis un jour en profiter un petit peu», dit Marc Gagnon, le président du conseil d'administration d'Aztec, aussi ancien patron d'une compagnie de poutres d'acier.



Et M. Gagnon d'y aller d'un cours d'histoire en accéléré. Les Québécois sont nés pour des petits pains, disait-on, mais les choses ont changé. «C'est la Révolution tranquille qui a tout amené ça. Moi, j'ai vu mon père se débattre en affaires. Ça a été une leçon pour moi. Mon père, c'était un petit gars de Rivière-Bleue qui s'est ramassé en ville après avoir suivi un cours de soudeur pis qui travaillait pour des Juifs de Montréal, pis dans l'acier, pis graduellement lui s'est lancé en affaires. [...] C'était la misère dans ce temps-là. Pis graduellement, dans les années 1960, 1970, y'a René Lévesque qui a donné un gros coup. Il a réveillé le monde. Le nationalisme, ce n'est pas inutile, ça.»

M. Gagnon rend volontiers hommage aussi à Parizeau: «Jacques Parizeau, il a réveillé du monde. [...] Il y a des entreprises québécoises qui ont profité de ça. Pis à un moment donné, ça a créé une synergie qui fait en sorte qu'il existe une communauté d'affaires qui se concentre aujourd'hui chez Aztec. On achète pis on tranche sur la population locale. Moi, je pense que c'est la revanche de ce qu'on a vécu.»

La réussite s'évalue, semble-t-il, ici à la capacité de vivre selon un rêve de démesure à l'américaine, selon des modalités américaines où toutes les références volent en éclats, comme dans un immense Las Vegas.

Le temps du plastique

À l'entrée du parc Aztec, le fils d'un magnat de pièces d'auto en plastique se réjouit d'avoir 650 voisins. Sa famille a fait fortune avec l'invention des bouteilles de lave-vitre au bouchon surdimensionné. Il dit se faire un devoir de dire bonjour à tout le monde et affirme se sentir comme à l'accueil d'un Walmart. Il adore. Rien ne semble lui faire plus plaisir que de montrer ses voitures de luxe et le bouddha géant qui jouxte sa propriété. L'intérieur de sa maison s'apparente à un éloge du plastique. Mais pour lui, cette communauté, «c'est la vie de plein air à son meilleur».

Les femmes du complexe Aztec se disent craintives dès qu'elles sortent de leur bulle résidentielle. Qu'est-ce qui se produirait si «un jeune» arrivait dans un stationnement où je me trouve pour magasiner, se demande l'une d'elles? Pour la rassurer, une autre lui dit que c'est à Montréal qu'elle ne se sent pas en sécurité. «A Québec, tu vois un Noir de temps en temps. Tu vas voir un Mexicain icitte et là. Eille, moi sur la rue à Montréal, je capote, il y a à peu près 22 langues qui se parlent. A Québec, tu t'en vas pis ça parle français partout. A Montréal, anglais, espagnol, islamique, chinois, japonais. [...] Je me suis dit: où suis-je?»

En Floride où elles ont élu domicile, ces mêmes femmes se demandent tout de même pourquoi il est si difficile d'entrer en contact avec les Américaines. On dirait qu'elles ne veulent pas se mélanger avec des étrangères, regrettent-elles.

Riches, les gens que met en lumière ce documentaire n'en apparaissent pas moins pauvrement munis pour comprendre les enjeux du monde tel qu'il se présente à eux. Leur réussite en est une qui consiste à se glisser dans la peau d'un monde qui ne leur appartient pas et dont les codes leur échappent. Riches, ils n'en apparaissent pas moins très pauvres.

Voyant ce documentaire de Guillaume Sylvestre, on ne peut que songer au *Confort et l'indifférence*, le film ravageur de Denys Arcand lancé après le référendum de 1980. C'est d'ailleurs Denys Arcand qui prête sa voix à la narration de ce documentaire. La filiation entre les deux films n'en apparaît que plus évidente.

Le prix du paradis

Canal D, dimanche, 21 h

NOTRE SÉLECTION ★ CINÉMA

NOUVELLES CRITIQUES

La tortue rouge

★★★★1/2

D'une rare beauté et d'un raffinement exceptionnel, *La tortue rouge* du réalisateur néerlandais Michael Dudok de Wit s'attache au destin d'un homme ayant échoué sur une île. Par magie, il y trouvera une compagne. Évoquant à la fois le paradis terrestre, *l'Odyssée* d'Homère, *Robinson Crusoe* de Dafoe et *Seul au monde* de Zemeckis, ce film d'animation sans parole relate avec une désarmante simplicité, une délicate poésie et un subtil mélange d'humour et d'insolite le cycle de la vie. Un émouvant chef-d'œuvre d'une portée universelle.

MANON DUMAIS

Réparer les vivants

★★★★

Un jeune homme vient de mourir. Anéantis, ses parents consentent au don d'organes. Au bout de cette douleur immense : une femme en attente d'un miracle. Optant pour la justesse d'une facture quasi documentaire, Katell Quillévéré insuffle une grâce dans la grisaille hospitalière. Portée par une caméra souple, la mécanique de la réalisation ne trahit jamais ses rouages. Le mouvement d'ensemble impressionne par sa virtuosité. Tandis qu'un cœur quitte une poitrine afin d'aller continuer de battre dans une autre, la cinéaste s'attarde sur les visages, donnant le temps à ses interprètes de vivre chaque moment. En retour, le spectateur ressent tout avec eux. On suit à travers les regards et les silences d'Emmanuelle Seigner, la mère explorée, et d'Anne Dorval, la patiente, toutes deux extraordinaires, l'évolution d'une situation paradoxale, en cela que la vie de quelqu'un dépend de la mort d'autrui. Une œuvre douloureuse, mais lumineuse néanmoins.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Une vie

★★★★

Tiré du roman de Maupassant, *Une vie* puise dans l'existence difficile de Jeanne, une noble normande du XIX^e siècle, la substance d'un film sensible et délicat. Recourant à de belles ellipses et à un montage impressionniste moins linéaire qu'il n'y paraît, Stéphane Brizé (*La loi du marché*) filme son héroïne au gré des saisons et des désillusions. Chaque fois que Jeanne anticipe un malheur ou pressent une tragédie, elle est contredite par quelque autorité — parentale, conjugale, cléricale — puis renvoyée à sa condition de femme. Or, telle qu'incarner par Judith Chemla, Jeanne demeure vibrante de dignité, même au pire de l'accablement. Afin d'évoquer l'oppression ambiante, Brizé a opté pour un ratio d'image carré plutôt que rectangulaire. Loin de se borner à composer de jolis tableaux, le cinéaste cherche plutôt sens et vérité dans chaque plan d'une œuvre d'autant plus émouvante, parce qu'honnête.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Paterson

★★★★

Dans la ville de Paterson, au New Jersey, un chauffeur d'autobus prénommé Paterson voue un culte au poète William Carlos Williams et à son recueil intitulé *Paterson*. Lui-même poète, Paterson n'a jamais eu le courage de soumettre son précieux carnet pour publication. D'un minimalisme exquis, ce nouvel opus de Jim Jarmusch est l'un de ses plus rigoureux et maîtrisés. *Paterson* non seulement réitère la prédilection du cinéaste pour les gens vivant en marge (physiquement ou mentalement), mais ramène celle-ci à sa plus simple expression. Adam Driver se révèle idéal dans le rôle-titre, tout de retenue et de modulations discrètes. Son attachant marginal est, au fond, à l'image du cinéma de Jarmusch : en périphérie, voire en décalage, et ne cherchant pas à attirer l'attention sur soi. Un point de vue, et une attitude, privilégiés pour observer l'humanité sous un angle différent.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Manchester by the Sea

★★★★

Au décès de son frère, Lee, un homme solitaire, apprend qu'il a hérité de la garde de son neveu adolescent. De retour dans la ville portuaire qu'il a fuie après un drame personnel, Lee (un Casey Affleck extraordinaire d'authenticité) peine à décider de la suite tout en faisant face à ses démons. Une fois le mystère de son passé élucidé au terme du premier acte, le regard que l'on pose sur la situation de Lee change considérablement. Beaucoup plus complexes qu'il n'y paraissait d'emblée, les enjeux psychologiques ainsi étoffés reconfigurent le drame qui est en train de se jouer. Un drame, heureusement, que le cinéaste et scénariste Kenneth Lonergan émaille de brefs moments d'humour par cette complexité un peu bourrue qui unit toujours Lee et son neveu. Une œuvre admirablement construite qui met un moment à se déposer dans l'esprit, et le cœur, du cinéphile. C'est à posteriori que son impact se ressent, bouleversant, prégnant.

FRANÇOIS LÉVESQUE

L'arrivée (V.F. d'Arrival)

★★★★

Premier long métrage du Québécois Denis Villeneuve dans la science-fiction, ce film américain tourné au Québec se démarque par l'élégance de sa mise en scène et des effets spéciaux. Ces beaux vaisseaux spatiaux ovoïdes, ces créatures tentaculaires, ces liens ténus établis entre les humains et les aventuriers de l'espace ont de la classe. Adaptant une nouvelle de Ted Chiang, misant sur une approche linguistique de la communication entre les mondes, le film, malgré quelques scories sentimentales mal collées à l'ensemble et des personnages masculins sans relief, bien joué par Amy Adams, se révèle insolite et intelligent, surtout techniquement au-dessus de bien des productions du genre.

ODILE TREMBLAY

Pour l'amour d'Hollywood (V.F. de La La Land)

★★★★

Comédie musicale et romance de Damien Chazelle (*Whiplash*), *La La Land*, inspiré, sur une trame contemporaine, des œuvres de l'âge d'or d'Hollywood, est un bijou de fantaisie colorée et référencée sur une poésie lunaire et une mise en scène de haute voltige. Ryan Gosling et Emma Stone (particulièrement inspirée) forment un couple de jeunes artistes à la conquête de Los Angeles, ici brillamment filmée en terre de mirages. Les chorégraphies exceptionnelles et la trame musicale ne font pas d'ombre au récit, qui coule et respire comme dans un conte, sur un dénouement sublime. Le film devrait monter haut aux Oscar.

ODILE TREMBLAY

Les figures de l'ombre (V.F. de Hidden Figures)

★★★★

Si l'histoire a retenu le nom de John Glenn, on ne peut en dire autant des noms de Katherine Johnson, de Dorothy Vaughn et de Mary Jackson (éblouissantes Taraji P. Henson, Octavia Spencer et Janelle Monae). Or, sans ces trois brillantes scientifiques afro-américaines, l'astronaute n'aurait peut-être pas conquis l'espace. Éclatante page d'histoire méconnue de l'histoire des Noirs, ce drame historique rend un vibrant hommage à ces fières et courageuses pionnières tout en illustrant sans fard l'Amérique ségrégationniste.

MANON DUMAIS

Iqaluit

★★★★1/2

Connaît-on vraiment ceux et celles qu'on aime ? La question va hanter Carmen, l'héroïne émouvante du nouveau film de Benoît Pilon (*Ce qu'il faut pour vivre, Décharge*) incarnée avec délicatesse par Marie-Josée Croze. Elle débarque malgré elle à Iqaluit, aussi bien dire au bout du monde, peu après un terrible accident qui va plonger Gilles (François Papineau), son conjoint, dans un état végétatif. La suite aura des accents tragiques, et deviendra une quête de vérité dans ce lieu tissé serré, où les secrets pèsent lourd. Dépourvu d'exotisme, loin de la carte postale, ce Nord si lointin, si proche, se révèle par couches subtiles, montrant aussi son pouvoir déstabilisant pour ceux et celles qui n'appartiennent pas à cette terre. Voilà la posture humaniste d'un cinéaste attentif à la fragilité des âmes écorchées.

ANDRÉ LAVOIE

Logan

★★★★1/2

Dans un futur pas si lointain, les mutants n'ont plus la cote. Se terrant à la frontière mexicaine, Logan alias Wolverine (Hugh Jackman) gagne sa vie comme chauffeur de limousine afin de payer les médicaments du professeur X (Patrick Stewart), atteint de démence. Se pointe alors une jeune mutante aux griffes acérées poursuivie par les sbires d'un vil individu. S'éloignant de l'esthétique *comic book* des précédents volets de la franchise *X-Men*, *Logan* évoque les westerns de Clint Eastwood, la série *Mad Max* de George Miller et la trilogie *Dark Knight* de Chris Nolan. Bref, James Mangold redonne ses lettres de noblesse au film de superhéros.

MANON DUMAIS

Get Out

★★★★1/2

Beaucoup de films nous reviennent en mémoire devant celui de Jordan Peele, acteur et humoriste qui signe ici sa première réalisation au cinéma. On songe autant à *Rosemary's Baby* qu'à *Guess Who's Coming to Dinner* ; la palette est diversifiée et les bonnes surprises, nombreuses. D'abord, la question du racisme au sein de la société américaine est traitée de manière moins frontale que les prémisses du film le laissent croire, et le récit, rarement précipité et tapageur, distille un malaise diffus mais tenace. Tout cela se déroule dans un magnifique domaine, tenu par des domestiques aux allures d'automates, un détail qui n'échappe pas à ce photographe afro-américain venu rencontrer ses possibles beaux-parents, pas très rassuré par sa copine qui ne leur a rien dit sur la couleur de sa peau. Ce détail peut tout changer, même chez les bien-pensants.

ANDRÉ LAVOIE

Je ne suis pas votre nègre (V.F. d'I Am Not Your Negro)

★★★★1/2

Quelle excellente idée a eue le cinéaste Raoul Peck (*Lumumba*) de s'inspirer du livre inachevé de l'écrivain afro-américain James Baldwin, *Remember this House*, pour mettre en lumière l'histoire des Noirs en Amérique. Percutant montage d'extraits d'archives, de films de fiction et d'entrevues, *Je ne suis pas votre nègre* (narré en anglais par Samuel L. Jackson et en français par JoeyStarr) s'avère un puissant plaidoyer pour le respect et les droits des Noirs, toujours brûlant d'actualité.

MANON DUMAIS

L'érotisme et le vieil âge

★★★★1/2

Après 65 ans, est-ce que la sexualité prend aussi sa retraite ? Les plus jeunes en sont convaincus, imaginant mal leurs grands-parents s'aimer comme au premier jour. S'il est vrai que l'intensité n'est plus la même, ce n'est ni un désert ni un naufrage : de cela, Fernand Dansereau est convaincu. Le cinéaste est parti à la rencontre d'hommes et de femmes qui ont su conjuguer leur amour avec les contraintes du temps qui passe. Cette quête donne lieu à de multiples confidences sur la solitude, la tendresse, l'image corporelle, l'obsession de la performance, et la mort qui rôde souvent qu'à son tour. Sur ce sujet, la psychologue Edith Fournier et le cinéaste Jean Beaudin se livrent avec autant d'intelligence que d'abandon, concluant un film jamais en panne d'idées, ou de désirs, devant les préjugés.

ANDRÉ LAVOIE



Réparer les vivants, de Katell Quillévéré, avec Tahar Rahim, Emmanuelle Seigner et Anne Dorval

Le client (V.F. de The Salesman)

★★★★1/2

C'est à la fois un retour au berceau et un retour en force pour Asghar Farhadi (*La séparation, Le passé*), ce fin observateur de la société iranienne, capable aussi d'une grande virtuosité visuelle qui rend tous ses films hypnotiques. Une fois encore, il excelle à décrypter les tumultes d'un couple pour en faire une brillante caisse de résonance. Après une agression dont on ne connaît jamais l'étendue des dégâts, Rana, une comédienne, préfère se réfugier dans un silence obstiné, forçant Emad, son conjoint avec qui elle partage aussi la scène (dans *Mort d'un commis voyageur*, d'Arthur Miller, une métaphore un peu étriquée), à chercher le coupable de cette ignominie. La curieuse chasse à l'homme ne constitue qu'un des enjeux de cette radiographie à la fois intimiste et sociale, riche en nuances, et en rebondissements.

ANDRÉ LAVOIE

Sous le sable (V.O., s.-t.f.) Land of Mine (V.O. s.-t.a.)

★★★★1/2

Mai 1945. Deux millions de mines ont été enfouies par les Allemands le long des côtes du Danemark. Dans les jours qui suivent la capitulation nazie, des prisonniers y sont transportés pour déminer les plages. Plusieurs ne sont que des adolescents envoyés au front aux derniers mois du conflit. Implacable mais traversé par des moments de grâce, *Sous le sable* est habile à communiquer la peur sourde qui tenaille ces démineurs néophytes. Le scénario, plein de fines observations, s'attarde entre autres à la complicité fragile qui naît entre l'un d'eux et le sergent en charge, ce dernier tiraillé entre sa haine pour l'ennemi au sens large et son désir de maintenir ce qu'il lui reste d'humanité. De fait, c'est aussi à mettre en lumière ce qu'il y a de laid chez les « bons » et ce qu'il subsiste de beau chez les « méchants » que s'applique ce film, qui n'offre pas tant une réflexion sur le bien et le mal qu'une exploration de tout ce qu'il y a de flou entre les deux.

FRANÇOIS LÉVESQUE

A Man Called Ove (V.O., s.-t.f.)

★★★★1/2

Ove, un retraité suédois, est le portrait type du grincheux. Dans sa communauté à accès restreint, il effectue sa ronde chaque matin et fait la leçon à tout un chacun. Évidemment, toute cette aigreur tire sa source dans une profonde tristesse. Si la prémisse n'est pas neuve, la manière, à forte teneur en humour noir, est assez irrésistible. Il faut voir Ove, qui refuse de vivre sans sa défunte épouse, essayer d'en finir à répétition, sans succès. Entre une voisine entêtée et un matou errant qui s'impose, Ove s'humanise à son corps défendant. La réalisation de Hannes Holm est entièrement au service d'excellents interprètes. C'est toutefois Rolf Lassgård qui fait que le film fonctionne, et ce, malgré un scénario non dénué de facilités. Doté d'une présence physique imposante, le comédien dégage, lors de moments clés, une fragilité bouleversante. Il élève le film, qui en retour élève le spectateur.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Toni Erdmann (V.O., s.-t.f.)

★★★★1/2

Inès conçoit pour des multinationales des modèles impopulaires, telle l'externalisation de la main-d'œuvre, en laissant croire à ses clients que c'est elle et sa boîte qui portent l'odieux de telles initiatives. Inès est, en apparence, le cliché de la femme qui a réussi mais qui n'est pas épanouie. Arrive à la rescousse papa Winfried, alias Toni Erdmann, un hurluberlu mu par un besoin irrésistible de déstabiliser. Mais est-ce bien un sauvetage ? Winfried vient de perdre son chien adoré, et s'immerse dans la vie de sa fille lui permet de fuir son désarroi. Ces identités de rechange qu'il adopte ne sont-elles pas qu'un moyen d'éviter toute introspection ? Inès, elle, ne se débrouille pas trop mal. Elle a en outre hérité cette propension à déconcerter (ce brunch !). À la fin, c'est Inès qui sauve son père en lui laissant croire qu'il l'a sauvée, elle. Permettre à autrui de vivre dans le déni, c'est sa spécialité. Fascinant, mais plus sombre qu'il n'y paraît, *Toni Erdmann*...

FRANÇOIS LÉVESQUE

Ça sent la coupe

★★★★

Un soir qu'il regarde le hockey à la télé avec ses chums et sa sœur, Max (Louis-José Houde) se fait larguer par sa blonde (Emilie Bibeau). L'adultescent trentenaire comprend alors qu'il doit se prendre en main. Nul besoin d'avoir le CH tatoué sur le cœur pour savourer cette adaptation fidèle du roman de Matthieu Simard par Patrice Sauvé (*Cheech*). Distillant une douce mélancolie, composé en courts segments suivant la saison 2009-2010 du Canadien, *Ça sent la coupe* explore en un habile mélange de légèreté et de gravité le deuil et le passage à l'âge adulte.

MANON DUMAIS

Cure de bien-être (V.F. d'A Cure for Wellness)

★★★★

À la demande de ses supérieures hiérarchiques, un jeune cadre carriériste (Dane DeHaan, le nouveau DiCaprio) se rend dans une maison de santé en Suisse afin d'y chercher son patron qui ne donne plus de nouvelles. Ce qu'il y découvre le laisse pantois. Avec ses clin d'œil gros comme ça à *Frankenstein*, à *Shutter Island* et à *Au-delà du réel*, cet esthétisant thriller sous influences du réalisateur de la franchise *Pirates des Caraïbes* tire profit du cadre enchanteur suisse qu'il transforme en un lieu glaouque. Lent, mais divertissant.

MANON DUMAIS

Le fils de Jean

★★★★

Adapté d'un roman de Jean-Paul Dubois, couronné à Cinéma, *Le fils de Jean*, porté par le jeu formidable de Gabriel Arcand en ami bougonneur d'un père disparu, est une œuvre fine, mais au scénario souvent tortueux et prévisible. Réalisé en grande partie au Québec par le Français Philippe Lioret (*Je vais bien, ne t'en fais pas, Welcome*), ce film de quête de filiation donne la vedette à Pierre Deladonchamps, très bien en homme venu se chercher une famille de l'autre côté de l'Atlantique. Une bonne interprétation générale, une caméra de finesse et des profils subtilement brossés ne rachètent pas tout à fait les faiblesses de sa trame.

ODILE TREMBLAY

L'odyssée

★★★★1/2

Outre qu'il ne semble jamais savoir s'il relate l'existence d'un monstre ou d'un héros, le film de Jérôme Salle (*Largo Winch*) consacré à Jacques-Yves Cousteau se révèle au surplus incapable de choisir entre la vie de ce dernier et celle de son défunt fils cadet, Philippe. Idéaliste courageux, bête médiatique sans scrupule, puis homme réformé, le premier s'est vu impartir une épaisseur qui fait défaut au second, défini surtout à travers un conflit père-fils platement traité. Privé d'une focalisation claire, le film éblouit en revanche avec ses images sous-marines magnifiques, sa réalisation ample et sa conception visuelle de haute tenue. Les acteurs, dont Lambert Wilson en figure de proue, ne sont pas en reste. À terme, on se retrouve devant un film beau à regarder, mais dont on ne sait trop ce qu'il veut raconter.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Le fondateur (V.F. de The Founder)

★★★★1/2

Le fondateur revient sur le parcours d'un homme obsédé par la réussite, Ray Kroc, qui, à défaut d'avoir un rêve à lui, usurpa celui d'autrui : celui des frères McDonald, inventeurs d'un modèle novateur de restauration rapide. L'action démarre juste avant la rencontre avec ceux-ci et se termine juste après la naissance de l'empire. Dans l'intervalle, on suit Kroc (brillant Michael Keaton) au gré de démarches professionnelles qui rendent compte d'un tempérament toxique. Hélas, s'il suggère les différentes failles de son sujet, jamais le film n'explore-t-il celles-ci ni n'en cherche-t-il les causes. Des échos contemporains fortuits, presque de la prescience, fascinent, cela dit. Un exemple : dans un *clip* juste avant le générique, on voit le vrai Ray Kroc expliquer sans rougir dans une entrevue d'archives qu'il a « choisi » le nom McDonald's pour ses établissements parce que ça sonnait bien. On regarde ce milliardaire mentir à la face d'une Amérique qui en redemande et on se dit qu'avec l'ère Trump qui s'amorce, *Le fondateur* est un film de son temps.

FRANÇOIS LÉVESQUE